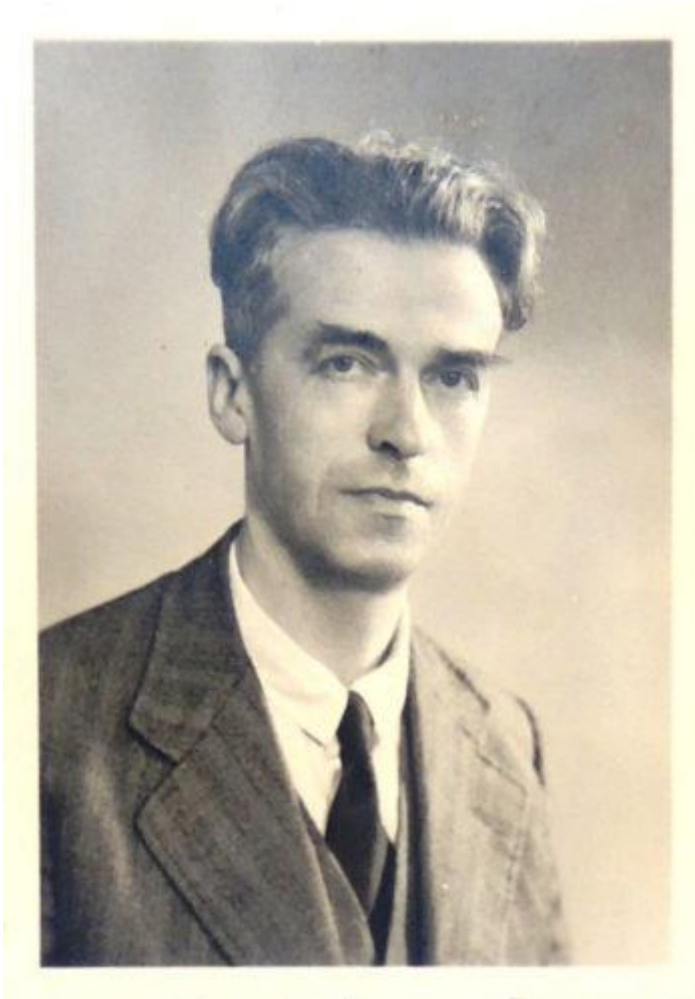


Isaac POUGATCH (1897-1988)

Publié le [22/03/2018](#) par [Samuel Boussion](#)

Un pédagogue juif au service de l'éducation internationale

par Samuel Boussion

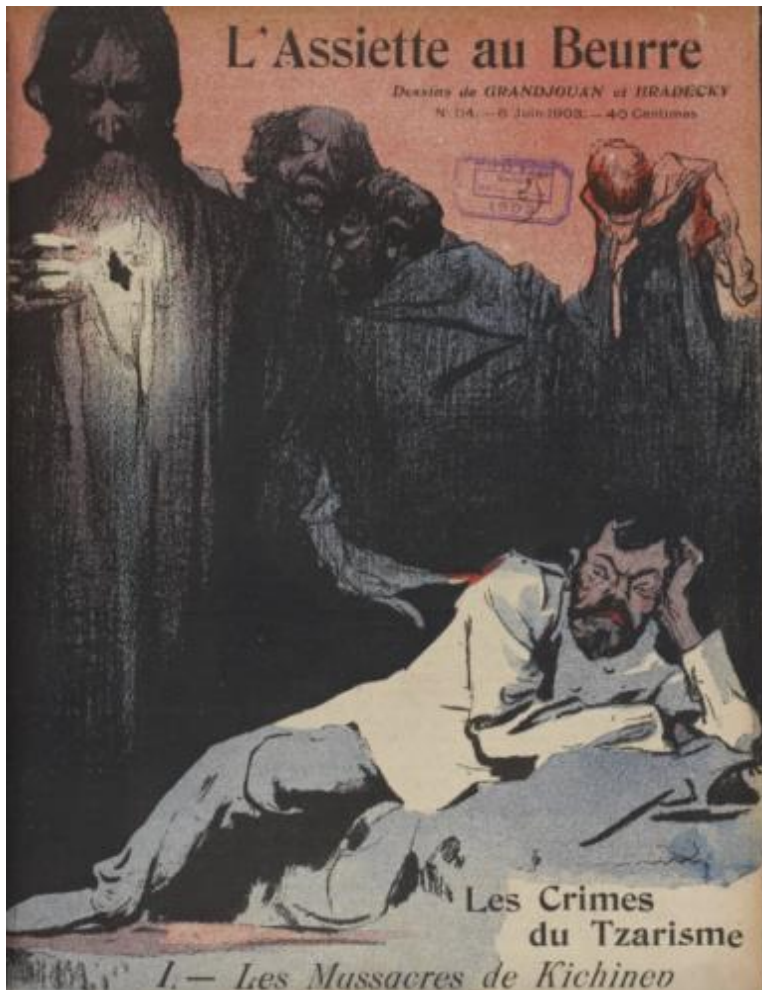


Isaac Pougatch, années 1940

Archives Alliance israélite universelle, fonds Pougatch

Cet article est une version remaniée et enrichie de : Samuel Boussion, "La part suisse du pédagogue juif Isaac Pougatch. Une contribution à l'éducation internationale", Rémi Baudouï, Landry Charrier, Thomas Nicklas (dir.), *L'émigration politique en Suisse au XX^e siècle (1930-1990). Pratiques, réseaux, résonances*, Reims, EPURE (Editions et Presses universitaires de Reims), coll. Etudes suisses, 2017.

Isaac Pougatch est né à Kiev, en Ukraine, en 1897. Sa famille vit alors dans le quartier de Podol. La région est pauvre et marquée par une ségrégation à l'égard des Juifs, dont une grande partie n'a pas le droit de travailler. La prime enfance d'Isaac est vécue entre la maison familiale et l'oratoire, sans trop s'éloigner du quartier juif. Son père, pour sa part, travaille sur des chantiers.



Les pogroms vont aller en s'accroissant au tournant du XX^e siècle, ce qui ne manque pas de rendre soucieuse la population juive qui ne sent plus en sécurité, malgré le soutien de certains intellectuels russes, dont Gorki et Tolstoï. Les pogroms de Kichinev (capitale actuelle de la Moldavie) puis de Gomel, en 1903, avec la complicité des forces de police et de l'armée, convainquent les parents Pougatch au départ. Ils se dirigent vers leur région natale, à Braguine (Brahine en biélorusse), près de Minsk, prenant le bateau à vapeur sur le Dinepr et s'installent dans le *shtetl*. Ils y mènent une vie assez pauvre – son père travaille à nouveau sur des chantiers puis deviendra ébéniste. De cette enfance modeste mais pieuse, Pougatch se souvient d'un « oasis de dévotion et de culture », ponctué de fêtes, d'événements religieux, dans une scolarité initiale

déjà orientée vers l'étude liturgique et la Torah. Bien que très circonscrite dans le temps, cette période de sa vie prend une place majeure au sein de son autobiographie, expérience enfantine et fondatrice au sein d'un quartier où la vie est ordonnée selon le rituel.

Mais la famille Pougatch est à nouveau contrainte au départ devant les brutalités d'autres pogroms, surtout à partir de 1905, à la suite de la Révolution manquée et de la contre-attaque tsariste. Les Juifs sont considérés comme des boucs émissaires et plusieurs centaines de villages sont incendiés, de nombreux Juifs sont tués. Après un bref retour à Kiev, les Pougatch partent finalement au printemps 1906 pour Genève, où un des frères du père d'Isaac, Berl, est déjà réfugié depuis un an ; quatre jours et quatre nuits de train, en passant par la Pologne, l'Allemagne et l'Autriche, jusqu'à Zurich, puis destination Genève. La ville attire déjà depuis la fin du XIX^e siècle de nombreux exilés russes, provenant d'un Empire en crise. Elle est vue comme un asile accueillant, libéral, capable de recueillir à la fois des bolchéviques en attente d'une Révolution mais aussi des tsaristes, dans une cohabitation parfois tendue. Et puis la Suisse a aussi accueilli le [premier congrès sioniste](#), à Bâle en 1897.

Les Pougatch vivent alors la vie de Juifs qui cherchent à se maintenir à l'écart des querelles et surtout à gagner leur pain. Tandis qu'étudiants et progressistes s'installent vers le quartier de Plainpalais et les plus aisés dans le centre-ville, ouvriers et artisans plus ou moins traditionalistes prennent plutôt place vers la gare. C'est le cas des Pougatch, qui s'établissent rue de Neuchâtel. Le père d'Isaac travaille alors comme menuisier-ébéniste. Isaac vit au sein d'un milieu juif orthodoxe ; sa famille appartient à une communauté en marge de la communauté israélite de Genève, telle que l'a décrite

Jean Plançon dans son *Histoire de la communauté juive de Carouge et de Genève 1900-1946*. Comme certains juifs émigrés, russes, ils ne se tiennent pas à l'écart des rites et des traditions, loin de là, mais se regroupent sous forme corporative. L'oncle d'Isaac, Berl, a ainsi fondé la communauté dite « Hevra-Tillim » en 1911, établie rue de Neuchâtel, dont le père d'Isaac, Nochim (Nahoum), en sera le président en 1915. Elle se dissout en 1952 et intègre la Communauté israélite de Genève.

En 1907, la mère d'Isaac meurt en couches. Pour venir en aide à cette famille amputée et ne pas laisser seul un ouvrier resté veuf, des coreligionnaires et des membres de sa famille encouragent Nochim Pougatch à reprendre une épouse ou à confier ses enfants à un orphelinat. Il se résout à accueillir une belle-mère pour ses enfants, recommandée depuis Kiev par sa famille. Une femme d'une quarantaine d'années et ses deux fils arrivent à Genève quelques mois plus tard et s'installent avec les Pougatch.

Depuis son arrivée à Genève, Isaac fréquente l'école du quartier, l'école des Pâquis. Mais, en tant que fils aîné et sous la pression de sa nouvelle belle-mère, il interrompt sa scolarité avant d'atteindre le collège ou l'école professionnelle.



L'école des Pâquis, rue de Neuchâtel, après 1904
Gélatino-bromure, sur papier collé, sur carton fort beige. Bibliothèque de Genève (BGE), Centre d'iconographie genevoise



L'École des Pâquis, rue de Neuchâtel (douches des garçons) entre 1905 et 1910.
Gélatino-bromure, sur papier collé, sur carton fort beige. Bibliothèque de Genève (BGE), Centre
d'iconographie genevoise

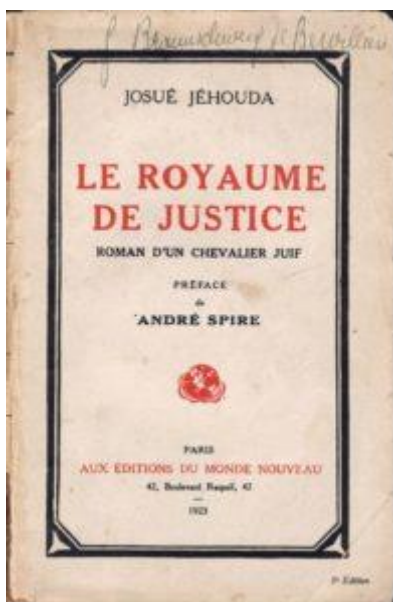
Il enchaîne une suite de petits métiers, d'abord après les cours : il trouve un emploi de « saute-ruisseau » (un jeune garçon de course, commissionnaire) chez un représentant de commerce spécialisé dans les articles de mode, devient ensuite coursier chez une couturière, puis commis de bureau au principal dépôt de poissons du Lac Léman. Il finit par travailler pour de bon, achève là sa scolarité et tente un apprentissage dans une banque, car « là au moins il y a de l'avenir ! » ; il est apprenti dans une filiale de la Banque populaire suisse, fondée en 1869 à Berne. Le petit réfugié juif ukrainien est alors en voie d'assimilation et se fond dans la masse genevoise dans laquelle son quotidien l'enracine chaque jour davantage : « (...) ma vie genevoise quotidienne (qui) se déroulait essentiellement parmi des Suisses non juifs. A Genève, en effet, mes coreligionnaires constituaient une infime minorité. Quant à la banque où j'ai travaillé durant six longues années, j'étais le seul juif sur une centaine d'employés. », raconte-t-il dans son autobiographie.

Isaac Pougatch se présente comme un autodidacte, qui fait sa propre école, apprenant le français par la lecture de classiques et de contemporains, s'alimentant avec des conférences à Genève. Il consolide aussi son yiddish, que parle son père à la maison, en lisant quelques auteurs. Il est d'ailleurs introduit à cette langue, dans ses aspects littéraires et culturels, par un jeune juif lituanien rencontré un jour de promenade sur les bords du lac. Ce coreligionnaire est un archétype du *Luftmensch*, comme dit en yiddish, un « homme de l'air », léger, qui peut aller librement s'extrayant des contraintes matérielles, et l'initie à la politique en l'emmenant notamment à la Maison du peuple où il croise le monde incroyable des révolutionnaires russes, en plein quartier de Plainpalais.



La Maison du peuple, 1905

Dans le même temps, son travail à la banque lui paraît de plus en plus routinier, comme il le décrit avec le recul : « Je me mis à considérer cette cage dorée, et ceux qui y picoraient, avec des yeux neufs, les yeux d'un jeune homme qui rêvait d'une société différente, qui se passionnait pour la littérature et la musique, alors que journellement j'étais noyé dans les chiffres et les formules immuables. » Quittant la banque, il devient alors un temps journaliste puis représentant de commerce, démarcheur en publicité, il donnera aussi à la même période des leçons de français à des juifs étrangers, de yiddish à leurs épouses genevoises, copiera les mémoires d'un vieil intellectuel russe, fera le vendeur dans des foires de la région...



Josué Jéhouda, *Le royaume de justice*, Paris, éd. du Nouveau monde, 1923 (1ère éd, préface d'André Spire).

C'est semble-t-il la rencontre avec [Josué Jéhouda](#) qui va changer le cours de sa vie. Celui-ci est aussi un juif russe, secrétaire du comité *Pro causa judaica*, fondé à Zurich, comme il s'en crée de nombreux dans les années 1920, selon Catherine Nicault. Il est un militant sioniste en pleine ascension et sera le rédacteur de la *Revue juive de Genève* à partir de 1932. Pougatch fait sa connaissance à la suite d'une conférence dans un club de jeunes dont il s'occupe. C'est le début d'une longue amitié. C'est Jéhouda qui l'encourage à « monter à Paris » ; on est en 1923. Pougatch débarque dans la capitale française un dimanche gris d'octobre, à la gare de Lyon, avec une tristesse inévitable : « On ne laisse pas derrière soi, d'un cœur léger, une ville avec ses mille souvenirs d'enfance et de jeunesse, avec des visages qu'on aime, pour chercher fortune ailleurs. »



Isaac Pougatch, vers 1923
Alliance israélite universelle, fonds Pougatch

Genève constitue ce qu'il appelle son « port d'attache ». Mais si elle est une ville cosmopolite et dynamique, qu'elle se constitue alors en capitale internationale tandis que les autres grandes villes européennes s'extirpent avec peine des affres de la Première guerre mondiale, elle apparaît pour lui quand même comme la province de Paris. Dans ses écrits autobiographiques, le regard se fait anthropologique et ne manque pas de dresser des comparaisons entre ces deux villes, au regard des ambitions littéraires et intellectuelles de ce jeune Juif.



Autoportrait de Frans Masereel. Gravure sur bois, 1923.

Et Paris lui semble bien plus grande : « Mais Paris n'est pas Genève ; on n'y croise pas toujours les mêmes gens aux mêmes heures. L'affluence et le brassage créent des rencontres imprévues chaque jour. » Quelques semaines après son arrivée, Jehouda le rejoint et entame l'initiation intellectuelle de Pougatch au sein d'un milieu cultivé. Il devient correcteur, puis secrétaire dans une galerie d'art du VIII^e arrondissement, dont le poulain le plus fameux est le peintre et graveur flamand [Frans Masereel](#), qu'il avait déjà connu en Suisse où celui-ci vivait depuis 1915. A ce stade, s'il se considère toujours comme un « provincial », il progresse à grand pas dans le monde parisien, comme il le souligne dans son autobiographie :

Pour le petit provincial que j'étais, chaque nouvelle amitié constituait un événement majeur. Je bénissais cette ville et ces gens dont certains m'apparaissaient de plus en plus proches. Disparue l'impression de naguère que j'étais de trop partout ! Il me semblait, au contraire, que je trouvais peu à peu le milieu dont j'avais besoin et où je me faisais ma place tout naturellement.

Ce jeune juif devenu apatride, en vertu d'un décret bolchévique de 1921 selon lequel les émigrés russes n'ayant pas demandé ou obtenu le passeport soviétique sont déchus de leurs droits de citoyenneté, muni de son « [passeport Nansen](#) », du nom du premier Haut-commissaire pour les réfugiés de la SDN, trouve dans Paris une ville qui répond à son identité en (re)construction, notamment sur le plan culturel et religieux : « Et puis, j'avais entrepris de découvrir la vie juive qui, dans ce grand et multiple Paris, pouvait aisément passer inaperçue ! » A commencer par le milieu yiddishisant, près du métro Saint-Paul, au cœur du *Plezt!*, un quartier dans lequel « un juif débarqué de l'Est s'y sentait tout de suite chez lui. »



Podgoursky et Silbermann, restaurant casher rue des Rosiers à Paris, début années 1930
Extrait de Jean Laloum, "Le consistoire de Paris et les commerces de bouche : l'enjeu de l'abattage rituel (années 1930 – années 1950)", *Archives juives*, 1, 2014, p. 57. Coll. Jeannine Reczanek © Mémoires juives

Et c'est du reste au moment de cette évocation qu'il place dans ses souvenirs quelques réminiscences de son pays natal, du Braguine de son enfance. Ce retour est affectif et passe notamment par la musique, qu'il pratique alors :

C'est à quoi je passais, à l'époque, le plus clair de mon temps, car il y avait à noter tout ce qui s'était accumulé pendant des années. La plupart de mes mélodies avaient une résonance juive. Si je n'avais pas peur du ridicule, je dirais qu'elles m'étaient inspirées par mes aïeux. En plein Paris, je revivais Braguine, ma bourgade juive. Je le portais en moi constamment.

Au-delà de cette remémoration nostalgique, reconstituée des décennies après, c'est à Paris qu'il se greffe au monde intellectuel juif, parmi toute une *intelligentsia* cosmopolite. Il y rencontre celle qui devient sa femme en 1931, Juliette Gourfinkel, dite Juliette Pary, journaliste et traductrice, de l'anglais, du russe et de l'allemand. A partir de 1933, leur sort est lié à celui des réfugiés juifs venus d'Allemagne, s'occupant notamment de leur trouver du travail, par le biais de l'organisation de jeunesse sioniste « Agriculture et artisanat », localisée sur les Champs-Élysées, fondée par Justin Godard et André Spire, le fondateur de la Ligue des Amis du sionisme et figure du « Réveil juif » des années 1920. Le couple croise souvent dans les locaux du comité une jeune réfugiée allemande dont c'est le premier travail à Paris et qui fait office de secrétaire pour l'organisation : Hanna Arendt. Comme le souligne Catherine Nicault, cette organisation vise à favoriser, pour le compte du Comité national de secours, la formation professionnelle des réfugiés, mais aussi, citant l'organe sioniste *La Terre retrouvée*, des « jeunes Juifs de l'Est en France depuis plusieurs années, désireux d'apprendre un métier manuel avant de rallier finalement la Palestine. » Parmi les jeunes émigrés d'alors, en

effet, se souvient Pougatch, il survient en effet :

(...) beaucoup de jeunes gens que leurs parents voulaient mettre en lieu sûr, avant qu'eux-mêmes pussent prendre le large. Bien entendu rien n'avait été préparé pour cette subite venue massive. Les autorités, fort compréhensives, mirent hâtivement à leur disposition plusieurs casernes désaffectées aux portes de Paris. Nos adolescents étaient donc sommairement logés et nourris, mais abandonnés moralement, ignorant la langue du pays, ne connaissant personne, ne sachant à qui s'adresser pour confier leur isolement et leur détresse.

En parallèle à son engagement militant, Pougatch donne des cours de judaïsme aux jeunes émigrés, une activité qu'il exerce aussi dans des organisations de jeunesse juive, à commencer par les [Eclaireurs israélites de France](#) (EIF), mais aussi à la Jeune [WIZO](#), organisation internationale des femmes sionistes, fondée à Londres en 1920, ou encore dans des mouvements de jeunesse haloutziques (pionniers). Avec Juliette Pary, ils collaborent aussi régulièrement au *Journal juif*, hebdomadaire du vendredi publié entre 1934 et 1936, notamment de son supplément *Le Journal juif des jeunes*.



Ainsi, progressivement une pensée et une action politiques s'élaborent chez Isaac Pougatch. Avec Juliette Pary, ils font figure de médiateurs et d'opérateurs des transferts culturels et littéraires entre la littérature de l'est, russe notamment, et la littérature et culture juives, tout en participant au renouveau éducatif à l'œuvre à partir des années 1936-1937. A l'heure de l'avènement du Front populaire, ce rapprochement avec le sionisme s'accompagne dans leur cas d'une plus grande proximité avec le socialisme, par le biais des ambitions pédagogiques développées autour de l'école et tout autant des mouvements de jeunesse, de l'hygiène mentale de l'enfance et de l'éducation nouvelle. Ainsi, Pougatch participe à quelques aventures pédagogiques avec sa femme, notamment une colonie de vacances pour enfants juifs dans la banlieue parisienne contée par Juliette Pary sous le titre *Mes 126 gosses* en 1938, qui contribue à la faire connaître dans les milieux pédagogiques internationaux. Le couple participe aussi aux activités de « Camping et culture », association née des Ecrivains et artistes révolutionnaires. Animateur du Cercle d'études des Eclaireurs israélites, Pougatch lie ainsi pédagogie scout et émancipation par le savoir, mais chez lui, ceci n'est jamais éloigné de la culture juive. En 1939, lui et sa femme traduiront du yiddish *Le Juif aux psaumes*, de Sholem Asch.



Avis de parution de *Charry*.

Archives Alliance israélite universelle, fonds Pougatch

Mais bientôt, la déclaration de guerre puis l'avancée allemande poussent le couple vers le sud de la France, en zone libre, dès juin 1940. Isaac quitte donc Paris et le bureau de placement pour chômeurs étrangers que Marc Jarblum, président de la Fédération des Sociétés juives lui avait demandé d'ouvrir quelque temps auparavant. Ils s'arrêtent à Moissac, dans le Tarn-et-Garonne, à la [maison d'enfants](#) évacués ouverte par les EIF. Pougatch y retrouve des anciens élèves de la ferme-école des EIF de Saumur, où il avait été instructeur quelques mois. Il fait office de cadre pédagogique à la maison d'enfants jusqu'en 1941, avant de partir avec sa femme Juliette diriger à Charry, non loin de là, un camp de jeunesse rural, sous l'égide des Eclaireurs israélites et de l'OSE (Œuvre de secours aux enfants). Sur les hauts coteaux de Moissac, au sein d'une ferme-école aux allures de *kibboutz*, installée dans un château, ils contribuent au développement d'un idéal pionnier, basé sur les travaux manuels et agricoles, ainsi que d'un sionisme religieux, culturel et politique pour une quinzaine de jeunes exilés juifs. Cette expérience donne lieu au premier récit d'expérience de Pougatch, publié en 1944 aux éditions de La Baconnière, à Neuchâtel, sous le titre *Charry. Vie d'une communauté de jeunesse*.

Au moment où paraît ce bilan, lui et sa femme sont depuis près de deux ans fixés en Suisse, à Genève.

En effet, à la fin de l'année 1942, l'envahissement de la zone sud provoquent le départ forcé de France d'Isaac Pougatch et de Juliette Pary. De Moissac, direction la Suisse, où vivent encore le père et les frères d'Isaac (Kahim, Boris et Lazar). Ils partent le 11 décembre et arrivent à Annemasse le lendemain, passent la frontière dans la foulée, comme le conte par le détail leur dossier de police conservé aux Archives fédérales. Ils y sont arrêtés, à Pierre-Grand, avec dans leurs bagages une jeune fille qu'ils ont emmenée avec eux du camp de Charry, Lilly Lillenhauser, et qu'ils font passer pour leur fille adoptive – elle est une jeune juive allemande, réfugiée en France dès 1933 et dont les parents ont été déportés.

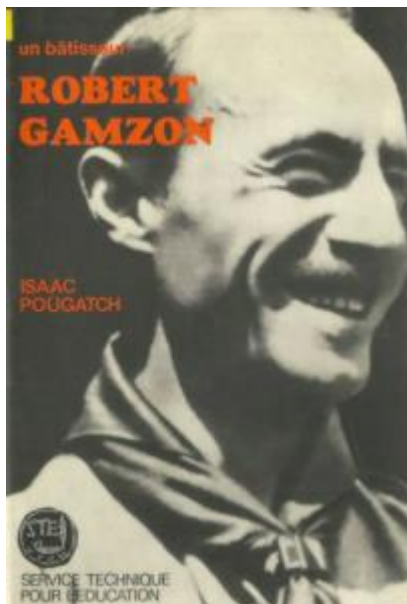
A une période où la frontière s'est refermée, ils subissent alors le sort des réfugiés arrêtés et sont donc internés au camp des Charmilles, à Genève, ouvert en septembre 1942. Ils y restent peu de temps, avant d'être libérés sous contrôle militaire, mais ceci opère chez Pougatch un premier

mouvement important dans son rapport à la Suisse. Parce qu'il y a vécu longtemps, devenir exilé dans son propre pays provoque indéniablement un sentiment d'humiliation, en écho à la politique restrictive de l'asile suisse, aux conditions de surveillance ainsi qu'aux nombreuses violences et vexations des camps d'internements, comme il s'en confie plus tard : « Me retrouver en tant que marginal, à peine toléré, dans une ville où j'ai passé ma jeunesse et dont je connaissais tous les coins et recoins, était une situation pour le moins inconfortable. »

Le passage de la frontière semble aussi marquer l'heure de tourments personnels. La vie en Suisse et l'exil de France occupée accentuent apparemment un décalage entre les deux époux, aboutissant à une séparation, sur volonté de Juliette Pary, comme le montrent à la fois les documents du divorce ainsi que la correspondance de Pougatch, notamment avec Adolphe Ferrière. C'est aussi l'explication qu'en donne Isaac Pougatch dans ses souvenirs :

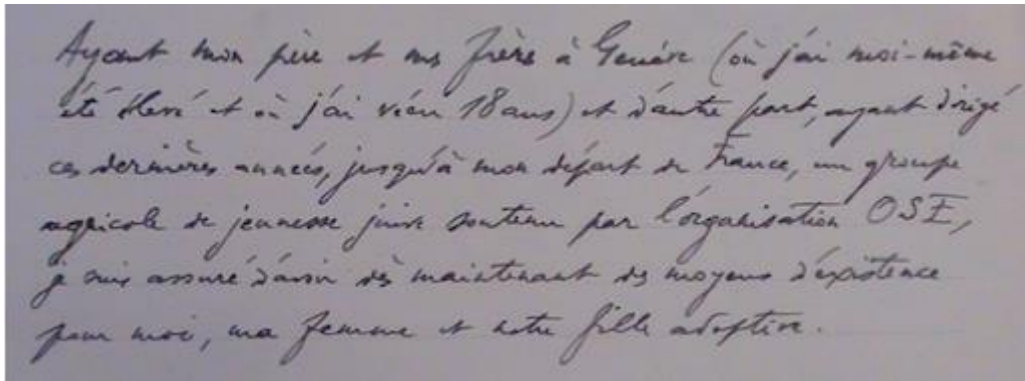
Le passage en Suisse fut le détonateur de notre incompatibilité. Juliette ne se pardonnait pas – et m'en voulait en même temps – de m'avoir suivi en Suisse. Combative, généreuse, toujours prête à payer de sa personne, elle ne se consolait pas de savoir nos amis là-bas, en danger de mort, alors qu'elle était venue se terrer douillettement loin du péril.

Dès 1945, ils font foyer à part et finissent par divorcer officiellement en 1949.



Pougatch, qui a certainement assuré sa survie en partant en Suisse, présente son exil comme une « mission ». C'est sous le chapitre « Mission à Genève » qu'il relate ce moment dans son autobiographie, expliquant *a posteriori* son passage en Suisse : « J'étais ici non pour me réfugier, mais en service commandé – commandé par nos résistants eux-mêmes. » Il serait en effet passé en Suisse, certes pour lui permettre de survivre mais aussi parce qu'il y aurait été plus utile qu'en France, scellant ici son appartenance à la Résistance juive, celle du réseau des Eclaireurs israélites de France, mené par leur fondateur, Robert Gamzon. Pougatch lui dédiera une biographie : *Un bâtisseur, Robert Gamzon, dit Castor soucieux (1905-1961)*, parue en 1972.

Tandis que de nombreux refoulements sont opérés depuis décembre 1942, Pougatch et Pary parviennent eux à rester en Suisse. Sans doute que les références de l'un et de l'autre ont convaincu les autorités. A la fin de son questionnaire rempli après son arrestation pour la Division de police du département fédéral de justice et de police, Isaac Pougatch met en avant, outre son père et ses frères qui résident à Genève, l'OSE (Oeuvre de secours aux enfants) avec qui il entretient des liens depuis les années 1930. Juliette Pary avancera elle les noms d'Adolphe Ferrière, Pierre Bovet et Jean Piaget, de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Ainsi, si cette dernière s'inscrit dans la tradition d'accueil de toute une *intelligentsia* pédagogique, venue se former dans la Genève pacifique de l'entre-deux-guerres et parfois s'y réfugier, Pougatch y ajoute en outre une dimension humanitaire et explicitement juive.



Ayant maie père et mes frères à Genève (où j'ai aussi-même été élevé et où j'ai vécu 18 ans) et d'autre part, ayant dirigé ces dernières années, jusqu'à mon départ de France, un groupe agricole de jeunesse juive soutenu par l'organisation O.S.F., je suis assuré d'avoir des maintenant des moyens d'existence pour moi, ma femme et notre fille adoptive.

Références données par Pougatch, 1942

Archives fédérales, dossier de réfugié Isaac Pougatch 1943-1946 (E4264#1985/196#10836*)

A l'instar d'autres internés, le couple Pougatch vit sous contrôle, mais est aussi utilisé par la Suisse humanitaire pour ses compétences en matière éducative. De nombreux papiers administratifs, une correspondance constante entre services de police et des réfugiés et associations humanitaires de secours aux enfants témoignent de l'enjeu que constituent ces élites émigrées en Suisse.



Home d'enfants de Genève, Comité suisse d'aide aux enfants d'émigrés, 1943

Archives fédérales,

Dès février 1943, Pougatch est appelé par Bertha Hohermuth, expérimentée travailleuse humanitaire, alors directrice de la section genevoise du Comité suisse d'aide aux enfants d'émigrés, pour prendre la direction pédagogique de homes d'enfants et y donner des cours de culture juive, à Genève et dans ses environs, destinés à des enfants juifs entrés en Suisse. Il se voit confier la direction pédagogique de trois homes : « Les Murailles », à Vézenaz, dans lequel on met l'accent sur les études ; le home de l'Aliyah de la Jeunesse, à Versoix, dans lequel les enfants sont préparés à une vie de pionnier en Palestine ; enfin le home « La Forêt », à Genève même, où il est le plus présent. Juliette, quant à elle, fait la classe au home « La Forêt ».



Home La Forêt, cours d'histoire juive, 1944

Archives Simon Blass, cité dans Rahel Christen, *Le SHEK et les enfants réfugiés pendant la Seconde Guerre mondiale*, université de Genève, 2013 (en ligne).

12. 8. 43. 413.

59

Schweizer Hilfswerk für Emigrantenkinder
Comité suisse d'aide aux enfants d'émigrés

ZENTRALSTELLE: Claridenstrasse 36 • Telephon 70800 • Postcheck VIII 22.927

Sprechstunden von 15–18 Uhr:
Montag / Mittwoch / Freitag

ZÜRICH, den 26.8.43. H.

Eidg. Justiz- und Polizeidepartement,
Polizeiabteilung,
Bern.

Re: Pougatz Isaac, geb. 23.3.97 in Kiev und Pougatz Juliette.

Sehr geehrte Herren,

Wir möchten Sie dringend bitten, das Ehepaar Pougatz, das seit Ende 1942 in der Schweiz ist, in unser am 5. September 1943 neu zu eröffnendes Kinderheim de la Forêt in Genf zu versetzen.

Die Genannten haben grosse Erfahrung in Kindererziehung, und Herr Pougatz ist als Chef pädagoge vorgesehen, während seine Frau den Kindern Stunden geben wird.

Wir hoffen sehr, dass Herr und Frau Pougatz mit Ihrer Bewilligung am 5. September diese Arbeit antreten darf und danken Ihnen im voraus bestens für eine wohlwollende Behandlung unseres Gesuches.

Mit vorzüglicher Hochachtung
Dr. Nellie Sukro

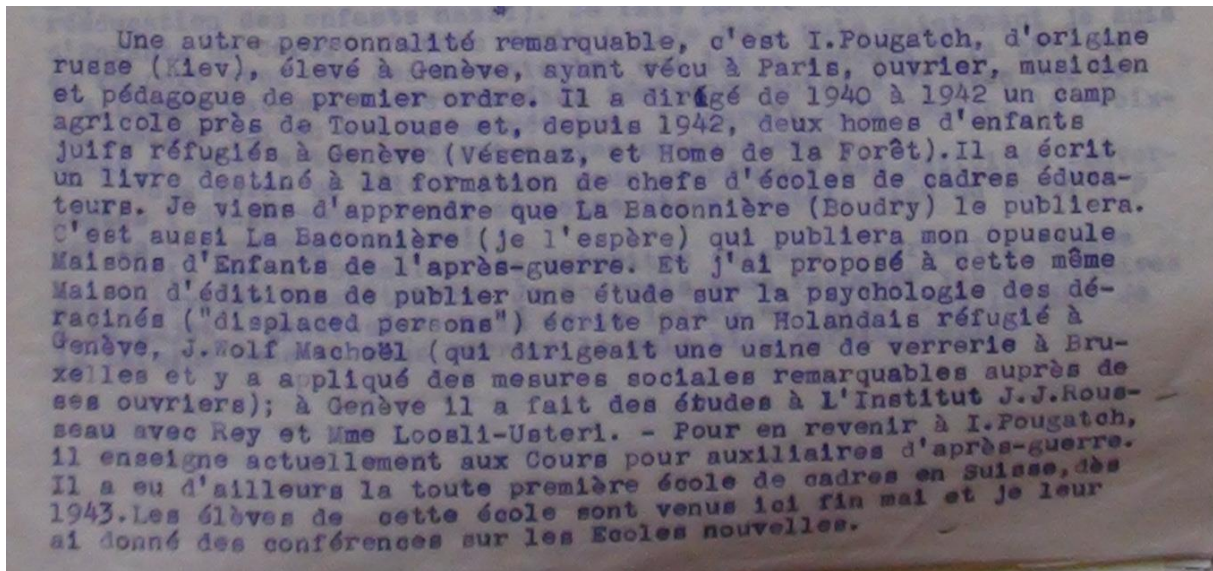
Bewilligung für Schweizer Heim für arbeitslose Kinder oder Freiplatzierung erlaubt.
v. 11.43.
17
N7255
Am 4. 11. 43
an 17c

Attestation du Comité suisse d'aide aux enfants d'émigrés, 26 août 1943

Archives fédérales, dossier de réfugié Isaac Pougatz 1943-1946 (E4264#1985/196#10836*)

Certes libérés de leurs obligations d'internés, ils n'en restent pas moins constamment contrôlés. Quand Pougatz commence à être connu en Suisse, par le biais des organisations de secours telle

que le Comité suisse d'Aide aux enfants d'émigrés mais aussi l'Œuvre suisse d'entr'aide ouvrière (OSEO), chaque conférence ou session de formation auxquelles il est convié nécessite tout un dossier de demande d'autorisation de voyage à travers le pays : en août 1944, pour un cours à l'Ecole sociale de Zurich, puis un autre à la Kinderfreunde-Haus à Albis pour des Suisses et des réfugiés italiens, dans le but de préparer des travailleurs sociaux pour les tâches d'après-guerre. Pougatch doit aussi obtenir l'appui de Pierre Bovet pour faire paraître son ouvrage *Charry*. Après deux ans en Suisse, Pougatch est en tous cas devenu un éducateur en vue, Adolphe Ferrière voyant ainsi en lui « une personnalité remarquable », pionnier dans la formation des cadres, comme le pédagogue l'écrit à Rodolfo Olgiati en 1944.



Une autre personnalité remarquable, c'est I. Pougatch, d'origine russe (Kiev), élevé à Genève, ayant vécu à Paris, ouvrier, musicien et pédagogue de premier ordre. Il a dirigé de 1940 à 1942 un camp agricole près de Toulouse et, depuis 1942, deux homes d'enfants juifs réfugiés à Genève (Vésenaz, et Home de la Forêt). Il a écrit un livre destiné à la formation de chefs d'écoles de cadres éducateurs. Je viens d'apprendre que La Baconnière (Boudry) le publiera. C'est aussi La Baconnière (je l'espère) qui publiera mon opuscule Maisons d'Enfants de l'après-guerre. Et j'ai proposé à cette même Maison d'éditions de publier une étude sur la psychologie des déracinés ("displaced persons") écrite par un Hollandais réfugié à Genève, J. Wolf Machoël (qui dirigeait une usine de verrerie à Bruxelles et y a appliqué des mesures sociales remarquables auprès de ses ouvriers); à Genève il a fait des études à L'Institut J.J. Rousseau avec Rey et Mme Loosli-Usterl. - Pour en revenir à I. Pougatch, il enseigne actuellement aux Cours pour auxiliaires d'après-guerre. Il a eu d'ailleurs la toute première école de cadres en Suisse, dès 1943. Les élèves de cette école sont venus ici fin mai et je leur ai donné des conférences sur les Ecoles nouvelles.

Extrait de lettre d'Adolphe Ferrière à Rodolfo Olgiati, 29 décembre 1944
Archives cantonales vaudoises, fonds Oscar Forel, PP 1035

Pary et Pougatch contribuent en effet eux-mêmes aux initiatives et expériences en matière de formation des cadres et de reconstruction pour l'après-guerre lancées depuis la Suisse. La question se pose dès 1943, tandis que devant le manque de cadres, puisque beaucoup ont eu à souffrir de la guerre, des projets de formation d'éducateurs de homes d'enfants sont évoqués, à destination de Suisses mais surtout de réfugiés, libres ou internés, en liaison avec les organisations humanitaires. Ainsi se forge la première école de cadres pédagogiques de Suisse pour l'après-guerre, qui « (...) est due à l'initiative de deux réfugiés qui avaient dirigé une colonie agricole de jeunesse au sud de la France, durant deux ans, et qui s'occupent maintenant de homes d'enfants réfugiés », comme en fait le bilan Adolphe Ferrière dans *L'Essor* du 14 avril 1944, rappelant le rôle de Pougatch et Pary.

La première session est lancée en février 1944, avec l'appui d'enseignants venus de l'[Institut Jean-Jacques Rousseau](#). Les cours se déroulent alternativement au Home La Forêt et à l'Institut, mais sont aussi souvent déplacés dans de nombreux sites d'éducation et de soin pour enfants à Genève et dans ses environs. Au cœur de cette formation pionnière, Pougatch y forme une trentaine de moniteurs, dont une bonne moitié de réfugiés de France et d'Europe centrale, à la tâche de direction de home d'enfants et partage aussi des rudiments de culture juive pour intéresser les moniteurs à ce qu'ils devront ensuite partager avec les enfants. Cette expérience se pérennise par la suite, sous la forme d'un Cours international de moniteurs de homes d'enfants victimes de la guerre, installé à Genève, qui prendra fin en 1950.



Adieux de Kurt Frost à son professeur, I. Pougatch, avant de quitter le home des Murailles, 29 mai 1945 (United States Holocaust Memorial Museum, fonds Mordechai Frost_ <https://collections.ushmm.org/search/catalog/pa1165104>).

Personnage central, Pougatch se situe néanmoins quelque peu en porte à faux du climat général, du fait de sa conviction d'une nécessaire renaissance juive. Ainsi, il est invité à titre personnel par le Comité suisse d'aide aux enfants d'émigrés au congrès de Montreux, qui réunit du 25 février au 1^{er} mars 1945 des membres des autorités fédérales et des organisations d'entraide ainsi que des réfugiés afin de débattre des problèmes de gestion des séjours provisoires et des départs des réfugiés dans le contexte de la fin de la guerre. Même s'il n'est pas un délégué officiel, il se rappelle y avoir pris la parole pour défendre son point de vue :

Or, si nous sommes profondément reconnaissants à la Suisse de nous avoir donné asile, nous ne voulons plus être des réfugiés... Voilà vingt siècles que nous le sommes ! C'est assez, ne le trouvez-vous pas ? La plupart d'entre nous aspirent à vivre au pays d'Israël, celui de nos ancêtres, où ils ne seront plus des étrangers potentiels, mais des citoyens libres et dignes, œuvrant ardemment d'égal à égal avec les autres peuples de la terre, pour la paix et la fraternité humaine.

C'est en fait l'humanitarisme et la difficulté de penser la question de la spécificité des persécutions à l'égard des Juifs qui est en jeu. En septembre 1945, Pougatch doit aussi livrer son point de vue lors de la première grande conférence internationale des SEPEG à Zurich. Dans ce grand raout d'après-guerre, il intègre au rang d'expert une des sections et aux côtés du [Dr Eugène Minkowski](#) et relate son expérience auprès des enfants juifs, ces enfants « traqués, qui ne connaissent plus la confiance, le respect, l'honnêteté, la tranquillité, qui vivent sans retenue, sans enthousiasme, sans persistance dans les efforts constructifs ; ces enfants qui ne sont plus enfants, mais fatigués, blasés, terre-à-terre, insouciant de tout, sans dignité aucune et pourtant câlins, mais sirupeux et fourbes, lâches, escrocs,

exigeants, revendicateurs et dépravés », pour reprendre le récit qu'en fait le psychiatre René Dellaert pour la revue belge *Le Service social* en 1946. Pour autant, le traitement de l'enfance juive lui apparaît là encore marginalisé :

L'atmosphère était bruyamment humanitariste, ostensiblement même – ce qui ne laissait pas de m'exaspérer. Et je ne me trouvais pas seul dans ce cas. (...) cela me rappelait l'ambiance de la conférence de Montreux. Devra-t-on combattre ici aussi et naviguer à contre-courant me demandais-je. Hélas ! Oui. Plus tôt et plus durement encore que sur les bords du Léman. Ce parti pris de nivellement, cette obstination à vouloir dénier l'identité juive aux plus inoffensives victimes du nazisme se manifestait – étrangement – par l'application de deux poids, deux mesures.



Isaac Pougatch au Plessis-Trévisé, s.d.

Mémoire du Plessis-Trévisé, <https://www.memoire-du-plessis-trevisé.fr/memoire-du-temps/la-guerre-1939-1945/>

Il est vrai que la question des enfants juifs n'est plus spécifiquement à l'ordre du jour en période de reconstruction et leur sort est confié aux œuvres privées juives. Dans ce contexte, Pougatch revient en France en 1946 travailler pour l'OPEJ (Œuvre de protection des enfants juifs), plus précisément former des éducateurs au centre de moniteurs pour maisons d'enfants de déportés et de mouvements de jeunesse, au [Plessis-Trévisé](#), à la villa des Glycines, autant pédagogiquement que sur le plan de la religion juive. Il y encadre quelques volées d'éducateurs, dont une partie est appelée à exercer par la suite en Palestine et ainsi participer à la régénération du peuple juif. Il racontera cette expérience en 1952, dans *Les éducateurs à l'école*, publié aux éditions de la Baconnière.



Pougatch et des étudiants, s. d.

Archives Alliance israélite universelle, fonds Pougatch

Après avoir effectué en 1947 son voyage initiatique en Palestine, il participe à la fondation depuis le Plessis-Tréville d'un mensuel pour la jeunesse juive, *l'Ami*, édité à partir de 1949 sous les auspices du Centre éducatif juif, situé rue Georges Berger, dans le 17^e arrondissement à Paris. Il y prend la plume sous un pseudonyme qui va le suivre bien au-delà : "Poug".

En octobre 1950, Juliette Pary décède à Vevey, en Suisse.

En 1951, il prend la direction du Centre, financé par [l'American Joint Distribution Comitee](#) (Joint), organisation philanthropique juive américaine.



Fête de Pourim au Centre ORT- Paris-Montreuil, 10 mars 1955.

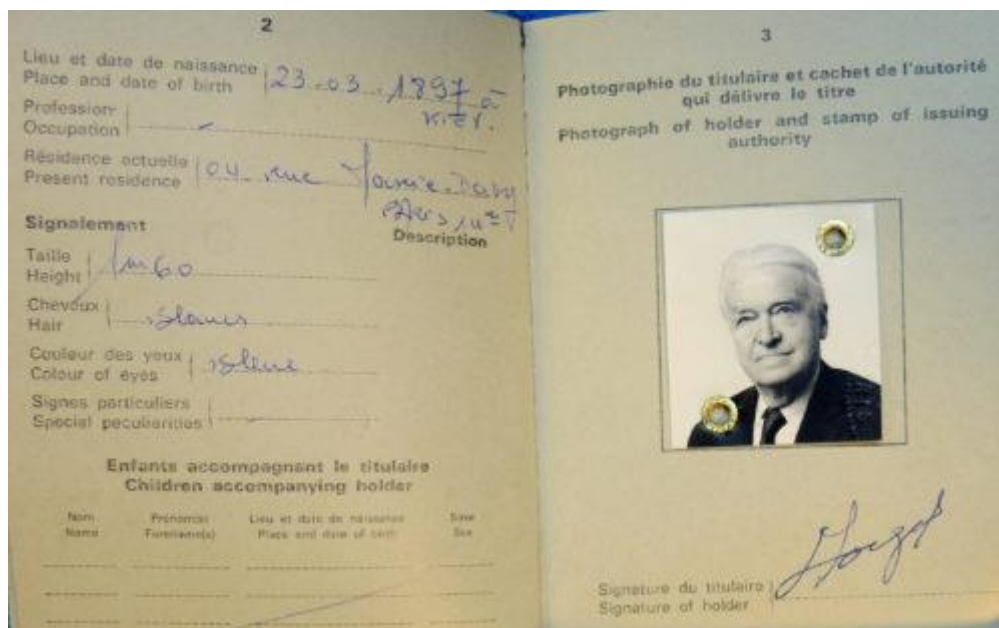
Photothèque ORT-France (<https://www.cairn.info/revue-archives-juives-2002-2-page-60.htm>)



Carte de délégué de la FICE, 1958

Archives Alliance israélite universelle, fonds Pougatch

Pougatch reste un acteur important d'une éducation basée sur les méthodes actives, visant la paix et la compréhension internationale. S'il a pu se montrer critique envers l'universalisme tant promu après la guerre, qui aurait tendu à atténuer la spécificité des souffrances endurées par le peuple juif, on le retrouve encore dans certaines sessions de formation de pédagogues et travailleurs sociaux pour les SEPEG en Italie en 1949-1950, ainsi que dans des stages internationaux de la FICE dans les années 1950. En 1959, après avoir quitté le Centre éducatif juif, il devient délégué culturel de la Fédération des sociétés juives et du Congrès juif mondial, pour lequel il préside la Commission culturelle yiddish, jusqu'en 1965.



Livret de réfugié, 1987.

Archives Alliance israélite universelle, fonds Pougatch

La retraite à peine sonnée, il refait sa vie avec une pédagogue juive polonaise, Léna Zalcman, ancienne élève et collaboratrice de Janusz Korczak, qui a dirigé un jardin d'enfants pilote en Pologne, à Vilna, et fut aussi étudiante d'Henri Wallon à la Sorbonne. Après s'être dédié à l'écriture, à des conférences, à l'émission radiophonique *Ecoute Israël* jusqu'en 1972, ainsi qu'à la publication d'ouvrages juifs, dont *Un classique juif : Mendelé* en 1973, Isaac Pougatch meurt à Paris en 1988.

Sources

Paris, archives de l'Alliance israélite universelle, fonds Isaac Pougatch

Berne, archives fédérales, administration des réfugiés : dossier de réfugié Isaac Pougatch 1943-1946 (E4264#1985/196#10836*)

Paris, archives de l'OSE, fonds Tchlénoff.

Bibliographie

Boussion (Samuel), « La part suisse du pédagogue juif Isaac Pougatch : une contribution à l'éducation internationale », Rémi Baudouï, Landry Charrier et Thomas Nicklas (dir.), *L'émigration politique en Suisse au XX^e siècle (1930-1990) : pratiques, réseaux, résonances*, Reims, Epure (Editions et Presses universitaires de Reims), coll. Etudes suisses, 2017.

Chetail (Vincent), Goulland-Debbas (Vera) eds, *La Suisse et la protection internationale des réfugiés*, La Haye-Londres-New-York, Kluwer Law International, 2002.

Christen (Rahel), *Le Schweizer Hilfswerk für Emigrantenkinder et les enfants réfugiés pendant la Seconde Guerre mondiale*, Projet de recherche en histoire générale, université de Genève, août 2013.

Doron (Daniella), *Jewish Youth and identity in Postwar France*, Bloomington, Indiana University Press, 2015.

Hazan (Kathy), *Orphelins de la Shoah. Les maisons de l'espoir 1944-1960*, Paris, Les Belles lettres, 2000.

Nicault (Catherine), "L'utopie sioniste du « nouveau Juif » et la jeunesse juive dans la France de l'après-guerre. Contribution à l'histoire de l'Alyah française", *Les Cahiers de la Shoah*, 5, 2001, p. 105-169.

Nicault (Catherine), "L'émigration de la France vers la Palestine 1880-1940", *Archives juives*, 2, 2008, p. 10-33.

Nicault (Catherine), « L'acculturation des israélites français au sionisme après la Grande Guerre », *Archives Juives*, 1, 2006, p. 9-28

Plançon (Jean), *Histoire de la communauté juive de Carouge et de Genève 1900-1946. Vol. 2. Une communauté qui se diversifie*, Genève, Slatkine, 2010.

Polack (Emmanuelle), "Les écoles professionnelles de l'ORT-France et la transmission du judaïsme, 1921-1949", *Archives juives*, 2, vol. 35, 2002, p. 60-76.

Pougatch (Isaac), *Charry. Vie d'une communauté de jeunesse*, Neuchâtel, éd. de la Baconnière, 1944.

Pougatch (Isaac), *Les éducateurs à l'école. Quatre années d'expériences au centre de Plessis-Trévisé*, Neuchâtel, éd. de la Baconnière, 1952.

Pougatch (Isaac), *A l'écoute de son peuple. Un éducateur raconte*. Neuchâtel : éd. La Baconnière, 1979.